

La Cour de Babel

Le film *La cour de Babel* est un documentaire qui se déroule à Paris, dans un collège, pendant une année scolaire entière. Le sujet concerne une classe d'accueil c'est-à-dire une classe où les élèves viennent d'un autre pays et ne maîtrisent pas encore bien la langue française. Il y a donc différentes nationalités, des élèves venus pour leurs études ou parce qu'il y avait un problème dans leur pays (persécutions contre leur religion par exemple, chômage...). Ils vont devoir travailler ensemble bien qu'ils ne parlent pas la même langue. Le film va nous montrer leur parcours, leurs progrès et nous dévoiler des pans de leur vie personnelle. On prend conscience du temps qui passe grâce aux plans de la cour filmée au long des saisons et aux temps forts de l'année scolaire comme la rencontre parents-professeurs, la remise du bulletin du premier trimestre, etc...

Les personnages sont nombreux, ce sont les adolescents de la classe. Certains sont émouvants, d'autres drôles ou avec un fort caractère. La petite chinoise est touchante car elle n'a pas vu sa mère pendant 10 ans. Sa mère est partie travailler, la confiant à 4 ans à sa grand-mère. Cela a dû être compliqué de tenir tout ce temps, elle a peut-être pensé qu'elle ne la reverrait jamais. Elle prend peu la parole, n'arrive pas vraiment à parler français car elle est presque tout le temps seule chez elle, elle ne peut pas s'exercer à parler français.

Le jeune chilien m'a plu car il jouait bien du violoncelle et sa BD était très bien faite.

J'ai beaucoup aimé l'Africaine (Djenabou) qui était souvent en colère. Elle m'a fait beaucoup rire surtout quand elle a dit que son seul ami était Dieu et que les profs étaient nuls.

Oxana est la fille qui m'a semblé la plus ambitieuse car elle veut devenir artiste-chanteuse.

Il y a peu de lieux différents(la salle de classe, la piscine, le centre d'examen, Chartres). La caméra montre presque toujours la classe. On filme les jeunes en plans rapprochés. C'est comme si la caméra étaient les yeux du professeur. Celle-ci les guide tout au long de l'année et arrête d'être une voix pour devenir visible, puis être comme un membre du groupe dans la scène finale des adieux.

Les élèves ont appris à mieux maîtriser la langue française et le spectateur peut mesurer leurs progrès grâce à leurs paroles plus compréhensibles, plus fluides vers la fin du film. Mais leur apprentissage va au-delà : ils ont appris à travailler ensemble en produisant un film. Ils ont appris à se faire confiance en mettant en œuvre leurs capacités différentes pour le film. Ils ont appris à se connaître plus intimement grâce à des exercices comme apporter un objet qui est important pour eux, à se respecter et à s'apprécier, à se poser des questions sur la religion, le monde qui les entoure... Ce n'est pas seulement une classe, c'est une expérience humaine qui les rend plus tolérants, plus ouverts que les élèves moqueurs dont ils se plaignaient au début du film.

Critique réalisée avec les idées et les textes de : Emile G.- Alexane- Alrick- Diogo- Camille- Théo- Clara- Melvin

Au bord du monde

Ce documentaire de Claus Drexel aborde un sujet de société : les SDF. La méthode choisie par le réalisateur est simple. Il se rend dans plusieurs endroits de la capitale à la nuit tombée, quand les rues sont vides de passants, alors apparaissent les SDF, « apparaissent » n'est pas le bon mot, car ils sont là mais comme invisibles dans la journée, tolérés s'ils sont discrets, sortes de fantôme.

Il leur pose des questions simples sur différents sujets : le sommeil, le bien-être, la nourriture, l'argent, la santé....

Le sommeil est une question cruciale. Sans une bonne nuit, la journée à venir est difficilement supportable. Il faut réussir à dormir malgré le froid, la pluie. Christine explique que dans la rue on ne dort pas vraiment, on ne sent pas le sommeil arriver. On s'endort d'un seul coup, comme si on tombait dans le coma. Ce sommeil est dénué de rêves, elle regrette de ne plus avoir de « vie nocturne ». Elle a un peu froid mais ne veut pas prendre une couverture supplémentaire car quand l'hiver sera vraiment installé, elle ne pourra plus rien rajouter. Un autre SDF dit qu'il est souvent dérangé par des jeunes qui sortent de boîte de nuit. C'est une intrusion qu'on ressent comme violente lorsqu'on dort. De plus, il faut se lever très tôt, souvent vers 5 heures du matin, alors qu'on est à la rue, parce qu'on n'a plus de travail ! On se lève tôt car il ne faut pas que la tente, l'abri de fortune soit encore là quand arrivent les gens qui travaillent.

Un autre nous explique que la vie de SDF ne permet pas de se sentir en sécurité. On est toujours dans la rue, vulnérables, on n'a aucune intimité. Le réconfort, il le trouve en observant la nature, les animaux. Les moineaux, par exemple, quand ils assistent à un combat de pigeons et que l'un d'eux est blessé à mort sont très compatissants. Ils descendent et entourent le mourant. Leur façon de pousser de petits cris n'est plus la même.

Pour la nourriture, chacun sa technique. Certains récupèrent auprès de magasins les produits sur le point d'être périmés. D'autres vont aux Restaurants du Cœur ou auprès d'associations.

Un SDF nous rappelle que l'espérance de vie du SDF est de 46 ans, vivre à la rue est usant, il est difficile de se soigner. Le même qui vit depuis 4 ans à la rue se sent dans le même état d'esprit que les Poilus de 14-18, après une phase de résignation, il y a une phase de ras-le bol total. Un autre, réfugié dans le métro, se lève régulièrement devant la caméra parce qu'il souffre de crises d'épilepsie et qu'il ne trouve pas de position confortable. La caméra filme ses jambes ou ses sacs. Il sait qu'il y a des traitements mais il n'est plus suivi médicalement de façon régulière.

Pour l'argent, une fois qu'on a une tente, des couvertures, une glacière, on n'a pas besoin d'une somme fixe, il faut seulement avoir un peu d'argent liquide de temps à autre pour prendre un café, écrire du courrier...

Certains SDF ont leur coin de Paris qu'ils ne quittent plus. Christine par exemple se trouve devant les grilles du Jardin des Plantes. Son histoire est émouvante. Autrefois, elle avait une maison et des enfants. Elle se lamente de son sort et de l'agression qui lui a été faite. On l'a privée de son domicile. Elle s'est retrouvée à la rue, ses enfants y sont aussi mais elle a perdu leur trace. Elle n'a plus rien d'eux. Elle avait gardé des albums photos mais un jour elle a dû les abandonner car elle avait une déchirure à l'épaule. Son rêve c'est de retrouver une maison, mais elle n'ira qu'avec ses enfants.

Un SDF roumain, sous un pont, explique qu'il est allé en Italie, en France pour trouver du travail. Il écrit une fois par mois à sa famille et il leur ment pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Il prétend qu'il a un appartement, du travail. Il avoue qu'il aimerait bien avoir des enfants, mais c'est impossible. Un bébé ne peut pas dormir dans le froid, vivre dans l'humidité...

La plupart d'entre nous avons été amusés par Jenny, ses lunettes de star et ses propos assez incohérents sur le système hospitalier, sur Blanche-Neige qui vit vraiment dans la forêt. Elle est comme dans son monde ou ivre ?

Les images sont bien lumineuses pour un tournage de nuit, les lieux sont bien choisis pour créer un contraste : beauté et richesse des monuments de Paris éclairés toute la nuit comme la Tour Eiffel scintillante de lumière, l'Arc de Triomphe et le Pont neuf et à côté dénuement des SDF dormant sur un morceau de carton ... Cependant certains de nous regrettent que ce ne soit filmé que de nuit et auraient aimé que des SDF de villes de province soient aussi interrogés.

Dancing in Jaffa

Le scénario de ce documentaire repose sur la personnalité de Pierre Dulaine et de son « projet ». Pierre Dulaine a été 4 fois champion de danse de salon. Il est né à Jaffa (ancienne ville palestinienne) en 1944. Son père était irlandais et sa mère palestinienne. A 4 ans, il a dû quitter sa maison et son pays à cause des événements politiques (Jaffa devient ville de l'état d'Israël). Il a donné des cours de danse aux Etats-Unis. Il décide d'en donner aux enfants de 10-11 ans habitant sa ville natale, Jaffa. Il entreprend un « pari ». Ce « pari » est de réunir les Arabes et les Juifs sous une même langue : la **danse**.

Il souhaite que les enfants se respectent quels que soient leur religion, leur origine ou leur sexe. Il choisit d'aller dans 4 écoles différentes :

- Ajyal, école palestinienne
- Ecole démocratique juive (fréquentée que par des enfants juifs)
- Hashmonaïm , école majoritairement juive mais acceptant quelques enfants palestiniens
- Weizman, école juive mixte (fréquentée par les deux communautés)

Malheureusement son projet rencontre des difficultés car les filles et les garçons ne veulent pas danser ensemble et encore moins entre Juifs et Arabes. Les enfants mettent leurs manches sur leurs mains pour ne pas se toucher.

Les parents posent aussi des problèmes car la religion leur inculque que les hommes ne doivent pas toucher les femmes. Dans leur tête, les Palestiniens considèrent les Juifs comme des ennemis et inversement.

Pierre Dulaine demande à Yvonne Marceau, son ancienne partenaire de le rejoindre pour l'aider. Au bout d'un moment, les filles et les garçons d'une même école acceptent de danser ensemble mais quand M. Pierre leur annonce qu'ils vont devoir danser avec des enfants d'une autre école, enfants qu'ils ne connaissent pas, les peurs reviennent. Cela donne à M. Pierre l'occasion de se mettre en colère (ce qui arrive souvent), il prend sa cravate et il tape sur l'épaule de sa victime.

L'intérêt du film est aussi de suivre des enfants attachants. On suit Noor, une jeune fille au caractère ronchon et au physique un peu enrobé. A cause de son caractère, elle n'a aucun ami. Son père est mort il y a 6 ans. C'est un peu choquant de voir que personne ne voulait danser avec elle. On est touché aussi par la scène au cimetière : elle va sur la tombe de son père, elle est très triste, elle pleure et embrasse la pierre tombale. Au début de l'année, elle était agressive avec ses camarades puis elle s'est épanouie grâce à la danse. Quand elle a été sélectionnée pour la compétition avec Loïs, elle s'est mise à la fréquenter. Par exemple, avec Loïs et son frère, elle fait une affiche pour remercier Pierre Dulaine du temps qu'il passe à leur apprendre la danse. Alaa est Palestinien et sa famille est très pauvre. Ils sont nombreux entassés dans une maison de bric et de broc. Son père est pêcheur, sa seule richesse c'est sa barque. Pour aider sa famille, Alaa ramasse sur la plage des ferrailles pour les revendre au poids.

Loïs est une jolie blondinette juive. Elle ne connaît pas son père car elle est née ainsi que son frère d'un don de sperme. Elle vit seule avec sa mère. Elle se verra désigner par Pierre Dulaine Alaa comme partenaire de danse.

Les enfants apprennent à se connaître. Par exemple, Loïs et Alaa s'invitent l'un chez l'autre . Alaa montre son « arbre »(une pousse ridiculement petite sous un banc), son terrain de sport (une cage de foot dessinée sur un mur), la barque de son père. Quand les deux enfants partent sur la barque alors qu'au départ ils n'ont pas la même religion et deviennent proches, on se dit que Pierre Dulaine a réussi son pari.